

## ...La révolution au Portugal

---

- intervention

- (4) Évry - Ville nouvelle

- table ronde avec Roger Garandy

---

1977? a 78

MARIA DE LOURDES PINTASILGO

PRIMEIRO MINISTRO

Fundação Cuidar o Futuro

Que fut, dans la décennie qui s'achève, le drame de mon pays ?

Mon pays n'est pas de ceux que l'on classe dans le Tiers Monde et, avant notre Révolution, toute aide étrangère nous était déniée. Le prétexte : vous êtes Européens, donc vous n'êtes pas du Tiers Monde.

Qu'est-ce qui a suivi cette Révolution ? Je l'ai vécu d'une façon très personnelle, trop naïve peut-être ou, en quelque sorte, idéaliste malgré une lecture de l'Histoire que je croyais dialectique. J'étais passionnée de ce que l'on pourrait construire et qu'ai-je trouvé ? J'ai compris, peu à peu, que, même pour ceux qui avaient fait la Révolution, pour ceux qui avaient connu un long exil ou la prison, le modèle de la société du Nord, de la société industrialisée, était tellement intériorisé qu'aucune voie nouvelle ne se révélait possible.

De telles voies apparaissaient soit comme tout à fait utopiques, soit comme non opérationnelles même quand on essayait d'en dessiner et d'en donner les moyens concrets. Tous, partout, s'inclinaient devant les manuels traditionnels qui disaient : "ceci ou cela est essentiel, on doit le faire". De manière inconsciente, la plupart des dirigeants politiques avaient pris leur parti du modèle offert par l'hémisphère Nord.

Le constater, c'est évidemment mettre sur la table non seulement la responsabilité de l'hémisphère Nord, mais aussi celle

de l'hémisphère Sud. Je me situe dans le Sud de l'Europe et, quand je parle des deux hémisphères, je pense que toute société possède son hémisphère Nord et son hémisphère Sud. Dans chacune, en effet, il y a cette couche des 5 % qui ont déjà atteint l'économie de surabondance, alors que la grande masse reste craintive et tente de rattraper le temps, sinon - tout simplement de l'attraper.

Or, ce que j'ai expérimenté devant ce modèle imposé de l'extérieur, c'est que les pays qui ne sont pas riches - économiquement riches, du moins - éprouvent une peur, la peur qui engendre les révoltes. Pourquoi ? Parce que nous sommes toujours aux aguets, inconsciemment, en nous demandant : "Est-ce que nous sommes dignes ?". Cette interrogation est terriblement nuisible en obturant, finalement, toute possibilité d'ébaucher une société nouvelle.

Mais, quand j'entends les gens de chez nous se poser la question de leur dignité, je ne veux pas dire qu'ils se courbent et que nous veillons à écouter les autres pour faire ensuite ce qu'ils disent. Ce sont les autres - l'hémisphère Nord que je mets en cause. Dans les cas concrets que j'ai vécus et à travers tous les contacts que m'ont valus avec différents pays mes fonctions au Gouvernement, je me suis toujours entendu répondre : "Oui ! On vous donnera la main ... à partir du moment où vous aurez les institutions démocratiques convenables" !

Mais "qui" décide des institutions démocratiques

Fundação Cuidar o Futuro

déjà dans une société planétaire qui envahit tout, où la valeur de la marchandise est universelle, où rien autre n'existe pour nous que cette valeur, où tous nos choix et tous nos projets, individuels et collectifs, se réfèrent à la valeur marchande ?

Quand j'écoute les dirigeants de l'hémisphère Nord - de quelque côté qu'ils soient, d'ailleurs -, je suis profondément surprise. J'essaie de déceler une proposition vraiment nouvelle, vraiment mobilisatrice. Et qu'est-ce que j'entends ? J'entends : résorber le chômage. D'accord ! c'est un problème. J'entends : investir davantage dans tel ou tel secteur, rattraper, à une date donnée, le niveau économique de tel pays voisin, essayer de se placer sur un marché ou d'entrer dans une communauté économique déterminés... Voilà les buts que les grands dirigeants se donnent et qu'ils nous donnent à nous, femmes et hommes du monde contemporain.

Cette attitude n'est pas vraie au seul plan de l'Europe. La fréquentation des institutions internationales où se côtoient quelque 150 pays permet de constater que l'hémisphère Sud est totalement envahi. Qui parle en son nom ? Est-ce vraiment sa voix ? Ou plutôt celle de ces 5 % qui se situent au sommet de la richesse dans chaque pays et chaque société ?

Devant cette difficulté de faire une Histoire neuve, il faut sans doute se poser toute la question du centralisme. En France, Napoléon et ses successeurs ont rajouté à ce qu'avait fait Louis XIV et ses prédécesseurs. J'oserai dire que les pays,



y compris le mien, qui ont regardé vers le modèle français, en ont hérité le même type de droit, le même genre d'institutions, le même système napoléonien, donc le même centralisme bureaucratique qui agit comme un poison au sein des cultures. Il représente la totale aliénation, la démission de toute responsabilité, parce qu'à tous les niveaux de cet énorme monument tentaculaire il n'est guère de charges dont on ne puisse se décharger vers le haut ou vers le bas.

A mon avis, et selon mon expérience, faire une Histoire neuve, c'est décentraliser non seulement au sens où le centre deviendrait émetteur de nouveaux signaux vers la périphérie, mais susciter un polycentrisme total de façon à ce que les centres de la culture soient partout. En vérité, ce polycentrisme me semble essentiel pour l'ébauche d'une société qui puisse être vraiment différente.

Pour terminer, j'aimerais évoquer l'idée de nos "racines". Aujourd'hui, en effet, ces racines ne se trouvent pas seulement dans le passé; elles se trouvent aussi dans l'avenir - j'en suis bien d'accord -, mais dans un avenir unanimement engagé et orienté, dans un avenir solidaire. Cela exige que nous soyons capables de dire où est vraiment le but ultime de notre démarche et d'accepter le bain de cultures dans lequel nous sommes plongés.

Saurons-nous nous rencontrer dans ces bains de culture très diverses et riches, à la fois, de leurs diversités ? Si tel

est le cas, alors - peut-être - trouverons-nous des racines qui ne seront pas enfouies dans telle ou telle ville, telle ou telle nation, mais qui s'enfonceront dans une façon commune de voir le monde et de construire son avenir.

Maria de Lourdes Pintasilgo  
ancien Premier ministre du Portugal

Fundação Cuidar o Futuro